

LA MARCHANDE

DE MODES,

COMÉDIE

EN UN ACTE.



P E R S O N N A G E S.

Madame DUPRE, *Marchande de Modes.*

JUSTINE, *premiere Fille de boutique.*

ANNETTE,

MARTHE,

JOSEPHINE,

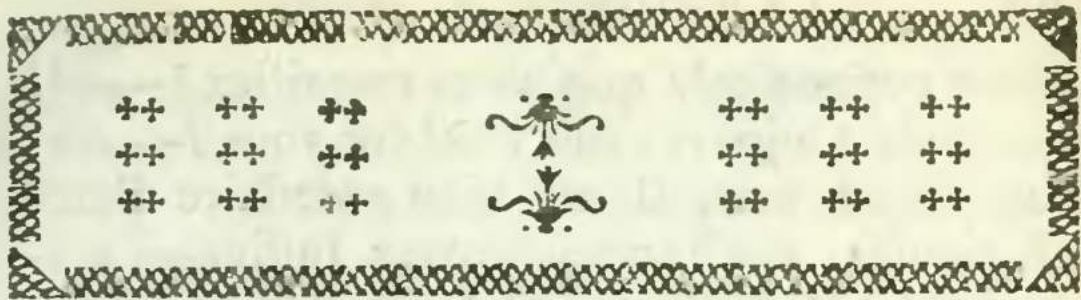
ISABELLE,

}
}
} *Filles de Boutique.*
}

La Marquise DE LINCE:

La Baronne D'ELSAC.

La Scene est à Paris, chez Madame Dupré.



LA MARCHANDE DE MODES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un comptoir ; on voit dans le fond une porte vitrée qui donne sur la rue.

Madame Dupré assise & travaillant ; Justine est à côté d'elle ; après Justine, Annette ; de l'autre côté sont rangées Marthe, Isabelle & Josephine, travaillant aussi : des lumières sont posées sur les comptoirs.

Madame DUPRE, après un moment de silence, leve la tête, & voit vis-à-vis d'elle les jeunes filles qui parlent tout bas.

EH bien, Mesdemoiselles, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces chuchoteries-la? ----

Est-ce comme cela que vous travaillez ?-----Il faut donc toujours avoir l'œil sur vous ?---Ah, dans votre état, il est bien nécessaire d'être laborieuses, appliquées---voyez Justine--- a-t-elle jamais l'oreille au guet, le nez en l'air ? Elle ne songe qu'à son ouvrage---& pourtant elle aime à rire comme une autre, c'est de son âge; mais il y a temps pour tout. (*Ici un grand silence.*) Justine, du fil.

Just. En voilà, Madame.

(*Un silence, après lequel les jeunes filles, vis-à-vis Madame Dupré, éclatent de rire, en se cachant, & comme malgré elles.*)

Dupré. Eh, bien ?

Mar. Mon Dieu, Madame, c'est Mademoiselle Josephine qui nous fait rire.

Jos. Ah, Mademoiselle, c'est vous qui avez commencé.

Mar. Moi?---Je n'ai rien dit.

Dupré. Je ne trouve point mauvais que vous vous divertissiez, pourvu que l'ouvrage aille son train; il faut bien, d'ailleurs, passer quelque chose à la jeunesse: mais ce que je vous demande expressément, c'est de ne point me faire de cachotteries, & de ne pas parler bas. Vous devez toutes me regarder comme votre mere, & vous auriez tort d'avoir des secrets pour moi.

Isab. Oh pour cela, Madame, il faudroit que nous fussions bien ingrates, si nous ne vous aimions pas de tout notre cœur !----moi, surtout !--- (*Elle soupire.*)

Dupré. Il est sûr que je ne veux que votre bien.—(*Après un silence.*) Allons, il est sept

heures, il faut que je sorte --- Justine, vas me chercher mon mantelet.

Just. (*se levant*) Madame, allez-vous sortir seule ?

Dupré. Oui, je vas chez Madame de Clémont. (*Justine sort*)

Mar. Madame de Clémont, qui habite dans la rue de Richelieu ?

Dupré. Justement.

Jos. J'ai été deux fois chez elle ; c'est une Dame d'un certain âge, mais bien aimable.

Dupré. Ah, pour cela oui ; j'ai eu l'honneur de la servir pendant quinze ans, je suis ce qui en est --- Je lui dois ma fortune ; c'est elle qui m'a mariée, établie, & mise à la mode. Aussi il n'y a rien au monde que je ne fisse pour elle.

Ann. C'est bien naturel.

Jos. C'est la mere de Madame la Marquise de Lincé ?

Dupré. Oui.

Jos. Oh qu'elle est jolie, Madame la Marquise de Lincé !

Mar. Et bonne !

Isab. Je ne l'ai jamais vue ?

Mar. Non, parce qu'il y a trois mois qu'elle est dans ses terres.

Just. (*revenant à Madame Dupré*) Madame, voilà votre mantelet & vos gants. Quel carton voulez-vous emporter ?

Dupré. (*se levant.*) Je n'en veux point. Madame de Clémont n'achete plus de chiffons ; elle est revenue de cela.

Jos. Pourtant Madame la Baronne d'Elfac est bien aussi agée qu'elle, & elle les aime !

Dupré. Oui, c'est que l'une est raisonnable, & l'autre folle.---Ah ça, adieu, car il est tard —Adieu, mes enfants, travaillez bien ; Justine, ma mere est-elle là haut ? --

Jus. Oui, Madame.

Dupré. Magdelon est avec elle ?

Just. Oui, Madame.

Dupré. Allons, c'est bon ; je m'en vas. Je reviendrai dans une heure. (*Elle sort.*)

S C E N E II.

JUSTINE, *se met à la place de Madame Dupré*, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

Ann. **C**OMME elle a soin de sa mere !

Just. Elle lui donneroit son sang.

Isab. C'est une bonne femme aussi que Madame Moreau.

Ann. (*à Isabelle.*)

Il n'y a que trois semaines que vous êtes ici ; mais quand vous la connoîtrez mieux, vous l'aimerez cent fois plus. Elle est aussi honnête, aussi charitable, aussi pieuse que sa fille, c'est tout dire.

Isab. Mademoiselle Annette, dites-moi donc pourquoi elle porte presque toujours des *justes*, & jamais de robes garnies.

Ann. C'est qu'elle étoit payfanne, avant que Madame Dupré eût fait fortune.

Isab. Ah, c'est donc ça qu'elle parle un peu patois ?

Ann. Vraiment oui.

Just. Madame Dupré, quand elle se vit en état, la tira de son village, & la fit venir ici.

Isab. (*en soupirant.*) C'est bien heureux de pouvoir faire le bonheur de sa mere !

Just. Oui ; seulement d'en avoir l'espérance, donne du cœur pour travailler. (*Un long silence.*)

Jos. C'est demain fête ; j'en suis bien-aise

Mar. Oui, après l'office nous irons promener.

Jos. Oh, j'aurai encore un plaisir bien plus grand !

Mar. Quoi donc ?

Jos. C'est que Madame Dupré m'a prêté un livre qui est joli, joli !

Just. Paméla, je parie ?

Jos. Précisément.

Just. Elle me l'a fait lire deux fois ; il m'a bien fait pleurer, toujours.

Mar. Je l'ai lu aussi.

Just. C'est Madame de Clémont qui l'avoit donné autrefois à Madame Dupré, quand elle étoit jeune.

Mar. Cela s'appelle un Roman ?

Just. Oui ; mais Madame Dupré dit que

c'est le seul que nous devons lire ; tous les autres sont mauvais, sur-tout pour nous.

Ann. Je me souviens qu'elle m'a bien grondée une fois, parce que je lisois Hypolite, Comte de Douglas——& elle avoit raison, car il n'y a dans celui là que des fadeurs d'amourettes——Au lieu que dans Paméla, il y a de si belles choses, si touchantes.

Just. Paméla est si vertueuse ; elle aime tant son pere & sa mere !

Jos. On ne peut pas lire ça, sans avoir envie de lui ressembler.

Isab. Oh, Mademoiselle Josephine, je vous en prie, vous me le prêterez !

Jos. Oui, je vous le promets.

Isab. Mademoiselle Justine, on dit que dans le carnaval Madame Dupré fait venir des violons ? Je voulois toujours vous demander cela——(Ah, vla mon aiguille cassée !) est-ce vrai ?

Just. Oui. Madame Dupré veut qu'on travaille ; mais aussi elle nous procure des amusements.

Mar. Oh, oui, le Lundi & le Mardi-gras elle invite ses connoissances, & elle nous fait toutes danser, depuis cinq heures jusqu'à dix.

Isab. Cóm bien y a-t-il de temps d'ici au Mardi-gras ?

Jos. Hélas ! il y a encore cinq semaines.

Isab. C'est bien long.

Jos. (*se levant & sortant du comptoir.*)

Il faut que je marche un moment, j'ai les pieds tout engourdis de froid.

Isab. (*se levant.*) Et moi aussi.

Ann. (*à Justine.*) Justine, n'as-tu pas été ce matin chez Madame la Baronne d'Elfac ?

Just. Oui, avec Josephine.

Jos. Mon Dieu, quelle *muséuse* que cette Madame d'Elfac ! Elle nous a retenues plus de deux heures. C'est bien drôle, une vieille coquette — Je ne voudrois pas être sa femme-de-chambre, toujours.

Isab. Est-ce qu'elle étoit à sa toilette ?

Jos. Oui, devant un miroir ; elle s'y regardoit trittement, & je crois que ça lui donnoit de l'humeur, car elle n'est jamais plus mal gracieuse que lorsqu'on est après à la coëffer ! — Elle étoit plus grognon ! — elle faisoit un train à son valet-de-chambre, à ses femmes — Elle les ahurissoit tous, que cela faisoit pitié — Que vous êtes mal-adroite ! Que vous êtes gauche ! — Elle n'a que ça à leur dire, & puis un ton si brusque les yeux si furibonds ! — O la méchante Dame !

Isab. Et vous-a-t-elle acheté des modes ?

Jos. Oui, tout notre carton ; mais falloit voir de quel air ! — avec une mine dédaigneuse & nonchalante, comme pour dire qu'elle n'avoit envie de rien — (*Elle la contrefait.*) Mademoiselle, de quel prix est cela ? — Deux louis, Madame — C'est horrible ! — c'est hideux ! — d'un goût — baroque !

(*Toutes les jeunes Filles rient, à l'exception de Justine.*)

Isab. (*riant toujours.*) Elle fait toutes ces simagrées-la ?

Mar. Oh c'est vrai ; c'est comme si on la voyoit.

Jos. Et puis, toujours en rechignant, elle achete. Tout cela c'est pour jouer la détachée, l'indifférente ; pour faire croire qu'elle ne se soucie plus de parure, parce qu'au fond elle fait bien qu'il est ridicule, à son âge, d'en être si occupée : mais le plus drôle, c'est quand on lui montre quelque chiffon visiblement trop jeune pour elle ; oh, alors, c'est une comédie—Fi donc, dit-elle, qui est ce qui peut porter cela ? Quelle extravagance !—Quel mauvais goût !—cela est ignoble à un excès !—(Les jeunes Filles recommencent à rire.)

Just. Ah ça, Josephine, dites-moi un peu si Madame Dupré étoit ici, feriez vous tous ces contes-la ?

Jos. Ce ne sont point des contes, je n'invente rien.

Just. Mais est-il joli de se moquer comme cela de son prochain, & sur-tout des personnes à qui on doit du respect——vous n'inventez rien, pardi vla un beau mérite ; & la méditation donc, croyez-vous que ce ne soit pas un défaut ?

Ann. Justine a raison ; & nous autres, nous avons eu tort de rire.

Just. (à Josephine) Ce que je vous en dis, Josephine, c'est par amitié pour vous.

Jos. Aussi j'en profiterai, ma chère Justine ; (Elle l'embrasse.) ne soyez plus fâchée. Dame, vous êtes plus âgée que moi : "

long-temps que vous êtes avec Madame Dupré, c'est naturel que vous soyez prudente & raisonnable ; mais je vous promets que je ne ferai plus de médifances — Allons, je vais me remettre à l'ouvrage ; viens, Isabelle. *(Elles retournent à leur place.)*

Isab. Mademoiselle Justine, pourquoi donc, est-ce que Madame Dupré ne m'envoie jamais en ville ?

Just. Parce que vous n'avez que quatorze ans.

Isab. Mais Josephine n'en a que quinze.

Jos. — Aussi, au grand jamais, je n'y vas toute seule — Il n'y a qu'Annette & Justine qui sortent quelquefois sans compagnes, encore c'est rare.

Isab. Mais je pourrois aller avec une autre.

Jos. Sûrement ; mais, en général, Madame Dupré n'aime pas que des jeunes filles comme nous sortent souvent.

Isab. J'aimerois pourtant bien voir des Dames à leurs toilettes — Ah, vla un carrosse qui s'arrête à la porte.

Just. Annette, vas voir ce que c'est ?
(Annette se leve & va ouvrir la porte, elle revient en riant.)

Eh bien ?

Ann. *(riant.)* C'est —

Just. Qui donc ?

Ann. C'est Madame la Baronne d'Elfac —

(Toutes les jeunes Filles se mettent à rire.)

Isab. Quoi ! la Dame que Josephine vient de contrefaire ?

Jos. Justement.

Just. Ah ça, Mesdemoiselles, point de ricanneries.

Mar. Oh, n'ayez pas peur.

Jos. (*bas à Isabelle.*) Prends donc ton sérieux.

Isab. (*bas.*) Je ne peux pas.

Jos. (*bas.*) Ni moi — Faisons semblant de nous moucher — (*Elles tirent leurs mouchoirs.*)

Just. La voilà.

(*Toutes les jeunes Filles se levent.*)

S C E N E III.

LA BARONNE, suivie de ses gens, qui restent dans le fond du Théâtre, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

D'Elfac. **O**u est Madame Dupré?

Just. Madame, elle est sortie.

D'Elfac. Et ma robe, est-elle garnie?

Just. Madame ne l'a demandée que pour Lundi.

D'Elfac. Je veux l'avoir demain absolument.

Just. Cela est impossible.

D'Elfac. Impossible ! — vous n'avez qu'à passer la nuit.

Just. Madame, ici on ne passe jamais de nuit la veille des Fêtes, à cause des offices du lendemain.

D'Elfac. Ah, vous ne passez pas de nuits — cela est différent.

Just. Pardonnez moi, Madame, j'ai l'honneur de vous dire.

D'Elfac. Allez-moi chercher ma robe, Mademoiselle, je vais la remporter— (*Justine sort.*)

Ann. Le jupon est tout garni, & fait le plus joli effet.

D'Elfac. Ce n'est pas que je m'en soucie ; je ne mets pas grande attache à tout cela — mais je veux être servie avec promptitude.

Ann. Si Madame avoit dit d'abord qu'elle vouloit l'avoir pour demain, on auroit tout quitté.

D'Elfac. Montrez-moi des bonnets.
(*Annette & Marthe se levent, & prennent des cartons.*)

Jos. Madame veut-elle une chaise ?

D'Elfac. Non. Je ne compte pas faire un long établissement ici.

Jos. (*à part*) Je parie qu'elle y restera une heure.

(*Annette & Marthe lui apportent un carton.*)

D'Elfac. Tout cela est bien commun.

Ann. En voilà deux charmants.

D'Elfac. Oui, comme cela, sur la main ; & puis, quand on s'en coëffera, ils iront à faire horreur.

Mar. (*à part.*) Je le crois bien, sur ce visage-là.

D'Elfac. Allons; je les prends—Et des chapeaux, en avez vous de tout faits?

Ann. Oui, Madame.

D'Elfac. Je les veux très-simples, sans prétentions; d'ailleurs, ils ne sont jolis que comme cela.

Jos. Madame en veut-elle voir un de six louis, qui nous a été commandé?

D'Elfac. Un chapeau de six louis! Cela doit être curieux—Comment peut-on mettre six louis à un chapeau! Il faut être bien folle!

Jos. Pourtant, Madame est elle-même bien magnifique, car nous avons eu l'honneur de faire pour elle, il y a quinze jours, une Conti en blonde qu'elle a payé sept louis—Voilà le chapeau—*(Elle lui apporte un chapeau garni de fleurs & de plumes.)*

D'Elfac. Cela est effroyable!—*(Les jeunes filles se détournent en riant.)* Pour qui est-il

Jos. Pour Madame la Marquise de Lincé.

D'Elfac. C'est d'une folie!

Jos. Oh! ce n'est pas elle qui l'a commandé; c'est M. son Beau-Pere—Elle n'aime pas les chiffons chers; elle n'a pas besoin de cela; elle est si jeune & si jolie!

D'Elfac. *(vec beaucoup d'humeur.)* Remportez donc ce chapeau, and même les autres aussi; ils sont tous affreux. Je ne fais pas pourquoi j'en prends ici, car on ne les fait bien que chez Mademoiselle Maillard.

Ann. Ah! voilà Justine. *justine revient tenant un jupon de robe garni.*

D'Elfac. Voyons: approchez-moi cela—

Eh bien, je n'en suis pas mécontente; c'est d'un assez bon goût.

Just. Madame a demandé tout ce qu'il y avoit de plus beau en blonde.

D'Elfac. Cela est fort bien, fort noble—
Quelle différence de cela à une robe garnie de fleurs!—Vous m'ajouterez des glands?

Just. Oui, Madame.

D'Elfac. Je vous en ai donné l'échantillon.

Just. Il sont déjà faits.

D'Elfac. (*réfléchissant sur son jupon.*) Il me semble qu'il faudroit des nœuds dans ces creux?

Just. Eh bien, Madame, on en mettra.

D'Elfac. Mais de quelle couleur?

Just. Blancs?

D'Elfac. Non, cela se confondroit avec la blonde—mais couleur de chair?

Just. Cela sera très-joli.

Jos. (*à part en baissant les épaules.*) A quarante-cinq ans, porter une robe garnie de rubans couleur de rose!

D'Elfac. Je n'aime que les couleurs gaies; je ne puis souffrir le *prune de Monsieur* & le *puce*.

Jos. J'entends encore une voiture qui s'arrête. (*Elle y va voir.*)

D'Elfac. (*regardant toujours son jupon.*) Quand les glands & les nœuds seront posés, cela sera véritablement charmant.

Jos. (*revenant.*) Ah! Mademoiselle Justine, c'est Madame la Marquise de Lincé!

Just. (*pose le jupon sur le comptoir.*) Bon !
 —ah, que j'en suis aise ! (*Elle court à la porte.*)

D'Elfac. Eh, mon Dieu, quels transports !
 —Mesdemoiselles, reportez mon jupon là-haut,
 & ne faites voir ma robe à personne—Al-
 lons ; où sont mes gens ?—(*Elle fait quelques pas pour s'en aller, la Marquise paroît.*)

S C E N E IV.

LA BARONNE, LA MARQUISE, JUS-
 TINE, ANNETTE, MARTHE, JO-
 SEPHINE, ISABELLE.

D'Elfac. (*à la Marquise.*) **A**H. Ma-
 dame, enfin vous voilà revenue !—Oserois-je
 vous demander depuis combien de jours ?

Lincé. Nous sommes arrivées cette nuit,

D'Elfac. Et un de vos premiers soins est de
 venir chez Madame Dupré ; cela me paroît
 tout simple : au reste, à votre âge——Je vous
 trouve un peu maigrie.

Lincé. Je suis peut-être changée, mais je
 me porte à merveille.

D'Elfac. Je me flatte que nous soupçons en-
 semble Lundi chez Madame de Clémont.

Lincé. Non, Madame, je n'aurai point cet
 honneur, je pars demain pour trois se-
 maines.

D'Elfac. Quoi, si promptement!—Allons, Madame, je vous laisse, car sûrement vous avez de grandes affaires ici.

Lincé. Mais, Madame, moi-même, n'ai-je pas troublé les vôtres?

D'Elfac. Je n'étois venue ici que par hasard, comme vous le croyez bien.

Jos. (à la Baronne.) Madame n'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit emporter sa robe?

D'Elfac. (sèchement.) Non, gardez-la

Jos. (prenant le jupon qui est resté sur le comptoir.) Il faut ôter ce jupon de dessus ce comptoir.

Lincé. (regardant le jupon.) Ah, cela me paroît charmant.

Jos. Il y aura des rubans couleur de chair dans les creux.

Lincé. Et cette robe est à Madame?

D'Elfac. Vous la trouvez peut-être un peu jeune pour moi; mais c'est une fantaisie de Madame Dupré.

Lincé. (regardant toujours le jupon.) C'est une fantaisie très-gaie.

Jos. (à part.) Rifible même.

D'Elfac. Adieu, Madame, je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer; mais, je vous en prie, ménagez votre santé, afin de nous rapporter cette charmante fraîcheur que vous aviez.

Lincé. (en souriant.) Quel prix doit-on attacher à un agrément que trois mois peuvent faire perdre?

D'Elfac. Mais la santé est une chose si précieuse!---Mademoiselle, vous direz à Madame

Dupré qu'elle vienne me parler demain. Adieu, Madame. (*Elle sort.*)

S C E N E V.

LA MARQUISE, & les jeunes filles qui viennent toutes auprès d'elle.

Just. **M**AIS où prend-elle donc que Madame la Marquise est changée ?

Jos. Elle avoit bonne envie de dire qu'elle étoit enlaidie, je vous en répons.

Lincé. Ma chere Justine, j'aurois bien voulu voir Madame Dupré ; j'ai besoin d'une femme-de-chambre, je voudrois la tenir de sa main ; elle est si honnête, Madame Dupré !--- Comment se portet-elle ?

Just. A merveille, Madame, Dieu merci ---elle est allée chez Madame de Clémont.

Lincé. Chez ma mere ? --- C'est sûrement pour mon affaire. Mais j'en ai encore une autre. J'ai amené avec moi une pauvre petite payfanne, qui a, je crois, cinq ou six freres, & je voudrois que Madame Dupré la prît chez elle.

Just. Pour apprendre les modes ?

Lincé. Qui. Elle n'a que quatorze ans, & elle est tout-à-fait gentille, bien douce, bien modeste. Elle a fait des pleurs, en quittant son pere & sa mere !--- Pauvre petite, elle est réellement intéressante : Je suis sûre qu'elle

conservera ici un bon cœur, de la piété & des mœurs pures ; & Madame Dupré me rendra un vrai service en s'en chargeant.

Just. Eh, mon Dieu, Madame, certainement elle la prendra avec plaisir : Madame Dupré est si dévouée à Madame la Marquise ! — qu'elle a vu naître, à qui elle doit tout !

Lincé. Je l'aime aussi de tout mon cœur ; & sa bonne mere, comment est-elle ?

Just. Parfaitement bien.

Lincé. (*regardant Isabelle.*) Voilà une jeune fille que je ne connois pas ?

Isab. (*faisant la révérence.*) Je ne suis ici, Madame, que depuis trois semaines.

Just. Ah, Madame, c'est une jolie enfant ! — Elle a une mere qui travaille en linge pour les gens du commun, mais qui pas moins gagnoit sa vie tout doucement, quand, par malheur, elle a fait une maladie de langueur, & s'est vue réduite à la dernière misère ; alors cette jeune personne s'est mise servante de peine chez une bourgeoisie qui demeure ici près, & toutes les jours elle portoit son diner & son souper à sa mere ; & puis, quand sa mere est devenue plus malade, elle passoit les nuits à la veiller, sans se vanter de cela, de façon qu'on ne l'a découvert qu'au bout d'un certain temps : la pauvre fille étoit devenue maigre comme du bois, jamais ne se plaignoit, & travailloit toujours ; enfin, Madame Dupré ayant appris tout cela, s'est chargée d'Isabelle & la traite comme sa fille.

Lincé. (*regardant Isabelle.*) O la charmante enfant ! — Venez ici, ma chere Is-

abelle — mon Dieu, que je la trouve jolie, depuis que je fais cela surtout ! — Embrassez-moi, mon cœur — (*Elle l'embrasse ; Isabelle lui baise la main.*)

Lincé. *Servante de peine !* — avec cet air délicat — Quelle force, quelles vertus un bon cœur peut donner ! — Et votre mere, est-elle retablee ?

Isab. Oui, Madame, graces à Dieu, & elle a repris son travail. Elle avoit vendu le peu de meubles qu'elle possédoit ; mais Madame Dupré lui en a racheté, & même de plus une belle armoire de bois de noyer : ma mere est bien heureuse à présent.

Lincé. Bonne Madame Dupré ! — Comme vous devez l'aimer !

Isab. Oh oui, Madame.

Lincé. Il faut le lui prouver, en suivant bien ses conseils, & en travaillant avec application. (*Elle tire une bourse de sa poche, & la lui donne.*) Mais, tenez, mon enfant, j' imagine que vous serez bien-aïse de donner cela à votre mere ; tenez, Madame Dupré trouvera bon que vous acceptiez de moi cete petite preuve d'intérêt. (*Elle l'embrasse encore.*)

Isab. Mon Dieu, Madame, je suis confuse.

Just. (*bas à Annette.*) Quelle adorable jeune Dame !

Lincé. Justine, je vous en prie, n'oubliez pas ma commission pour Madame Dupré, au sujet de ma petite payfanne ; Mesdemoiselles, je vous la recommande.

Jos. Ah, Madame, nous l'aimerons toutes comme si elle étoit notre sœur !

Lincé. Allons, je compte là-dessus, & que vous rendrez ma petite Jeannette aussi obligeante & aussi aimable que vous. Adieu, Justine ; adieu, Isabelle.

Isab. Je voudrais remercier Madame— mais je ne peux pas—j'ai le cœur si gros !

Lincé. Ne me parlez jamais de cela, mon enfant—Adieu, je vous charge de dire à Madame Dupré que sa bonté pour vous me la fait aimer encore davantage. Voilà véritablement une belle action, & qui doit vous inspirer une reconnoissance éternelle. (*Elle sort ; toutes les jeunes filles la suivent jusqu'à la porte.*)

S C E N E VI.

JUSTINE, ANNETTE, MARTHE,
JOSEPHINE, ISABELLE.

Just. **E**H bien, y a t-il dans le monde une plus charmante Dame que cela ?

(*Toutes à la fois.*)

Oh, pour cela non.

Isab. (*à Justine.*) Tenez, Mademoiselle, voyez ce qu'elle m'a donné. (*Elle lui donne la bourse.*)

Just. (*après avoir compté l'argent.*) Il y a dix louis !

Isab. O ma pauvre mere — mon Dieu, Mademoiselle Justine, il est tard, mais pour-

tant je voudrois bien porter cela ce soir à ma mere.

Just. Cela est juste ; Annette, veux-tu aller avec elle ?

Ann. Moi, de tout mon cœur, me voilà prête.

Isab. Ma chere Mademoiselle Annette, que vous êtes bonne ! — mais Madame Dupré ne grondera-t-elle pas ?

Just. (à *Isabelle.*) Non, non ; j'en réponds.

Jos. (à *Isabelle.*) D'ailleurs, pour que ta tâche d'aujourd'hui soit faite, je t'aiderai quand tu reviendras, and nous nous coucherons une heure plus tard.

Mar. Je lui aiderai aussi, moi, d'autant que j'ai fini mon bonnet.

Just. Allons, vas, *Isabelle.*

Isab. En vous remerciant, Mesdemoiselles ; je vous assure que vous n'obligez pas une ingrate.

Ann. Viens, ma chere amie. (*Elle lui donne le bras.*)

Jos. (à *Isabelle.*) Attends, que je t'embrasse — car je suis aise de ton bonheur comme toi-même. Allons, ne perds plus de temps ; vas-t-en bien vite.

(*Isabelle & Annette sortent.*)

SCENE VII.

JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE,

(Elles se remettent à l'ouvrage.)

Just. CETTE pauvre Isabelle ; elle mérite bien d'être heureuse !

Jos. Oh, oui, elle est si bonne !

Mar. Avec cela un air d'une modestie !--- L'autre jour, un jeune Seigneur est venu dans la boutique.

Jos. Oui, pour acheter des fleurs ?

Mar. Justement ; eh bien, Isabelle lui a donné dans l'œil, je voyois ça, moi !

Jos. Et moi aussi ; il rôdoit toujours de notre côté pour la regarder, & puis il a dit qu'elle avoit *une jolie mine*, and les plus beaux yeux !—A tout cela elle faisoit la sourde oreille, & elle avoit comme ça la tête penchée sur son ouvrage. Il a été bien attrapé de ce qu'il n'y avoit plus de moyen de parler de ses yeux, puisqu'ils étoient baissés — mais il s'est retourné, & il s'est mis à louer ses *paupieres*.—Je vous demande si on s'est jamais avisé de penser à des *paupieres* !—Moi, je mourois d'envie de rire.—Pour Isabelle, que cela regardoit, elle étoit comme une fouché, & elle faisoit la moue, si bien que le Monsieur s'en est allé avec un air tout sot & tout décontenancé.

Just. Voilà comme une jeune-fille doit se conduire, sans quoi elle s'attire le mépris de ceux même qui lui disent de pareilles balivernes.---Mais parlons donc de Madame la Marquise de Lincé ; mon Dieu, que je l'aime !

Jos. Pourquoi donc toutes les Dames ne sont-elles pas comme cela ? Je ne le comprends pas, moi ; car on dit qu'il n'y en a pas une qui n'ait envie de plaire & d'être aimée : eh bien, elles n'ont qu'à être simples, obligeantes, affables, compatissantes !---Voilà des moyens sûrs pour réussir auprès de tout le monde.---Pardi, sans cela on ne gagne le cœur de personne.---vouloir être aimée sans bonté, cela n'a pas de raison.

Just. On frappe.---

Jos. J'y vas. (*Elle se leve, & va a la porte*)

Just. C'est peut-être Madame Dupré.

Jos. (*revenant.*) C'est une vieille Milady, nouvellement débarquée, car elle a un terrible baragouin, & qui demande des chiffons dans sa voiture. Je vais lui porter quelques vieux gardes-boutique, qui sont là dans un carton, & elle achètera cela, comme tout ce qu'il y a de plus nouveau.

Just. Fi donc, Josephine ! est-ce qu'il faut tromper une Dame, parce qu'elle est étrangère ? Enfin, les plus petites tromperies, & dans les moindres choses, ne sont-elles pas toujours contre la probité ? D'ailleurs, par une semblable conduite, vous nuiriez même aux vrais intérêts de Madame Dupré ; car le marchand qui n'est pas honnête, en est bientôt

puni par la perte de sa réputation, de son crédit & de ses pratiques.

Jos. Voilà un raisonnement clair comme le jour; on ne me prendra plus à surfaire, allez, m'en vla guérie: mais cependant je vendrai à cette Dame Angloise un peu plus cher qu'à celles qui prennent d'habitude ici?

Just. Il ne faut rançonner personne; mais vous savez bien que le prix des pratiques n'est pas celui des étrangers.

(*Josephine prend un carton, & sort.*)

Mar. Ma foi, il y a des pratiques qui payent si mal, qu'elles ne méritent guere cet égard.

Just. Aussi, quand cela est reconnu, on leur vend plus cher, and cela est juste; mais il y a des bornes que la conscience ne permet pas de passer; &, comme dit Madame Dupré, jamais rien ne peut autoriser un marchand à devenir usurier.

Mar. J'entends, je crois, la voix de Madame Dupré.

Just. Oui, elle parle à Josephine.

Mar. Ah, les voilà.

S C E N E VIII.

MADAME DUPRE, JUSTINE,
MARTHE, JOSEPHINE.

Dupre. ALLONS, Josephine, fermez la boutique, il est neuf heures.

Just. Madame, savez-vous l'histoire d'Isabelle ?

Dupre. Oui, j'ai trouvé Josephine à la porte, au carrosse d'une Dame, & elle m'a conté la générosité de Madame la Marquise de Lincé, qui ne me surprend point ; car je fais d'elle mille traits de ce genre. Mais, Mesdemoiselles, montez là-haut, vous attendrez Annette & Isabelle pour souper, & pendant ce temps, je causerai avec Justine ; j'ai quelque chose à lui dire. Aidez. — (*Josephine & Marthe sortent.*)

S C E N E IX & dernière.

Madame D U P R E, J U S T I N E.

Dupre. JE viens, comme vous savez, de chez Madame de Clémont, qui m'a chargée de chercher une femme-de-chambre pour Madame la Marquise de Lincé : elle me demande un bon sujet, une fille enfin dont je puisse répondre, & j'ai jetté les yeux sur vous, ma chère Justine.

Just. Moi, Madame, vous quitter, après tout ce que je vous dois ! non, il n'y a point d'avantages qui puissent me tenter à ce prix.

Dupré. Mon enfant, je fais certainement un grand sacrifice en vous cédant ; mais Madame de Clémont est ma bienfaitrice ; je me trouve trop heureuse de pouvoir lui donner

cette preuve d'attachement, & je vous demande en grace d'y consentir.

Just. Mon Dieu, Madame, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez ; cependant.

Dupré. Vous aurez dans Madame de Lincé une maîtresse bonne, vertueuse.

Just. Je le fais, Madame ; & sûrement, sans le chagrin que j'ai de vous quitter, j'entrerois à son service avec la plus grande joie.

Dupré. Elle part demain ; il faut, Justine, partir avec elle ; je l'ai promis à Madame de Clémont, qui le desire beaucoup.

Just. Quoi, sitôt ?

Dupré. Oui, mon enfant ; dès qu'on se décide à une chose, on doit y mettre toute la bonne grace qu'on peut.

Just. Mais, Madame, je n'ai pas d'idée du service d'une Dame, ni de la manière dont il faut se conduire dans une grande maison ?

Dupré. Il faut être polie avec tous les Domestiques, n'avoir de familiarité avec aucun, & vous serez considérée de tous. Vous aurez une compagne ; témoignez-lui beaucoup d'égards, mais ne vous liez avec elle qu'après une longue connoissance, & quand vous serez sûre qu'elle est aussi honnête que vous.

Just. Et si elle est méchante, envieuse ?

Dupré. Vous n'en ferez pas votre amie ; & en remplissant bien votre devoir, vous n'aurez rien à craindre d'elle.

Just. Mais si elle me noircit auprès de ma maîtresse ?

Dupré. Les maîtres, qui ont sur nous l'avantage de l'éducation, ont, par cette raison,

en général, plus d'esprit que nous, & savent fort bien discerner les motifs qui nous font agir. D'ailleurs, il ne faut pas être bien fin pour distinguer la méchanceté du zèle; les envieux se trahissent eux-mêmes à toute minute, & le moins rusé les voit venir d'une lieue.

Just. J'aurai un grand bonheur, c'est que Madame de Lincé est la bonté même, qu'elle n'a jamais de caprice, d'humeur.

Dupré. Justine, il n'y a personne de parfait sur la terre; il faut vous attendre à cela; mais quand on trouve dans une maîtresse de la justice & un bon cœur, on doit tout supporter sans peine.

Just. Vous croyez que Madame de Lincé a des défauts?

Dupré. Je ne lui en connois point; je fais seulement qu'on ne peut manquer d'en trouver à la personne qu'on voit tous les jours, surtout lorsqu'elle n'a nul intérêt à nous plaire, & que rien ne l'oblige à se contraindre avec nous. D'ailleurs, une Dame n'a-t-elle pas ses chagrins particuliers? Peut-elle être dans tous les moments de la même humeur? Souvent elle sera brusque, parce qu'elle est distraite & occupée d'affaires; & on l'accusera de caprices, parce qu'elle est dans la peine. Il faut souffrir tout cela avec patience, & vous dire, quand vous verrez votre maîtresse en mauvaise disposition: elle est peut-être malade, ou tourmentée par quelque chagrin secret.—alors, Justine, au lieu d'être aigrie par une vivacité, ou pour un propos dur, vous la plaindrez, & elle vous intéressera encore davantage.

Just. Mais comment faudra-t-il m'y prendre pour lui plaire, pour m'en faire aimer ?

Dupré. En vous attachant véritablement à elle ; si vous l'aimez, elle vous aimera : ce moyen seul peut réussir ; n'en cherchez point d'autres, vous vous abuseriez. Eh n'est-il pas naturel d'aimer celle qui nous donne de quoi vivre, qui s'occupe de notre bonheur & de nos petits intérêts, qui protège notre famille, qui ne nous desire que du bien, celle enfin qui nous fera soigner & subsister dans notre vieillesse, si nous la servons avec fidélité ? — Tout le malheur des Domestiques vient de s'exagérer les défauts de leurs maîtres, de ne point assez penser à leurs bonnes qualités, de sentir vivement leurs torts, & foiblement leurs bienfaits. Qu'arrive-t-il de la ? Qu'on n'a nul attachement pour son maître, & qu'on n'en est pas aimé. Quand on ne sert point avec affection, on n'est plus qu'un esclave ; & tout devoir trouvé pénible & dur, n'est jamais rempli qu'à moitié.

Just. Oh moi, j'aimerai ma maîtresse de toute mon ame, j'en suis bien sûre.

Dupré. Alors vous serez parfaitement heureuse. Je vous exhorte, ma chère Justine, (telle liberté qu'elle puisse vous permettre) à ne jamais avec elle sortir des bornes du plus profond respect. Mon enfant, l'on n'est bien que lorsqu'on est à sa place ; quand on la quitte, ou vous y fait rentrer, & c'est cela qui est vraiment humiliant & fâcheux ! Enfin, ne parlez jamais de votre maîtresse à qui que ce soit, que pour en dire du bien : vous devez

cachez ses défauts, & vous glorifier de ses bonnes qualités. Quand je servois Madame de Clémont, je me souviens que j'étois plus fière, lorsqu'on la vantoit, que si on m'eût louée moi-même ; je me regardois dans sa maison comme dans ma famille ; je n'avois d'intérêts que les siens ; loin de songer à tirer, à me faire donner, je ne m'occupois que des moyens de lui épargner de la dépense ; je vivois bien avec mes camarades ; je n'avois jamais de dispute avec personne : mais si je voyois quelque domestique se mal conduire & faire du tort à ma maîtresse, après m'en être bien assurée, (car il ne faut pas soupçonner légèrement) j'en avertissois sans balancer. De cette manière, dans les quinze ans que j'ai servi Madame de Clémont, je puis me vanter de lui avoir été d'une très-grande utilité, & d'avoir établi un excellent ordre dans sa maison. J'en suis bien récompensée, d'abord par le témoignage de ma conscience, & enfin par les bienfaits sans nombre de cette bonne maîtresse. J'avois pour compagnie une fille avare, intéressée, qui n'avoit d'autre idée que celle d'accrocher des présents & d'accumuler des profits : elle est sortie de chez Madame de Clémont avec beaucoup de robes, de linge, & environ cinq à six mille francs d'argent comptant, qu'elle avoit acquis aux dépens de la probité. Comme elle s'étoit payée par ses mains, elle n'a point eu de récompense : elle a perdu pour de petites pilleries qui ne lui ont pas assuré de pain, & sa réputation, & une pension ; & moi, qui n'avois rien amassé, on m'a fait une fortune qui surpassoit

toutes mes espérances. C'est ainsi, Justine, qu'indépendamment de la religion & de la vertu, notre intérêt seul devrait nous décider à nous conduire honnêtement. Mettez-vous bien ces idées dans la tête, que les maîtres jugent parfaitement leurs domestiques; qu'ils ont quelquefois la foiblesse de tolérer les frippons, mais qu'ils ne les récompensent jamais; & que tous les profits, & même toutes les voleries qu'on peut faire dans une maison en quinze ans, ne valent pas le sort qu'un bon maître assure toujours à un domestique sincèrement affectonné.

Just. Je vous écoute, Madame, avec autant de plaisir que d'attention; car ces raisonnements-la sont trop clairs pour être audessus de ma portée: & je pense d'ailleurs, que dans tous les états de la vie, la satisfaction de soi-même & une bonne réputation, valent tous les trésors du monde.

Dupré. Conserve ces honnêtes sentiments, ma chère fille, sois toujours pieuse, vertueuse; préfère l'honneur à tout; & dans ton humble condition, tu seras respectable, honorée, & la fortune même viendra te chercher & préviendra tes vœux. Mais montons la haut, allons retrouver ma mère, elle sera bien-aise d'apprendre ce détail; car elle est attachée à la famille de Madame de Clémont, autant que je le suis moi-même. Viens, mon enfant. *(Elle la prend sous le bras. Elles sortent.)*

F I N.